

# La Beauté des jours

Claudie Gallay

# La Beauté des jours



© Actes Sud, 2017.

© À vue d'œil, 2017, pour la présente édition.

ISBN : 979-10-269-0162-4

ISSN : 2555-7548

À vue d'œil

6, avenue Eiffel

78424 Carrières-sur-Seine cedex

[www.avuedoeil.fr](http://www.avuedoeil.fr)

[www.facebook.com/editionsavuedoeil](https://www.facebook.com/editionsavuedoeil)

*Le premier homme de la préhistoire qui composa un bouquet de fleurs fut le premier à quitter l'état animal : il comprit l'utilité de l'inutile.*

OKAKURA KAKUZO

*Vivons avec précaution et responsabilité car nous pouvons influencer ceux qui nous entourent.*

KRZYSZTOF KIEŚLowski

Une porte a claqué violemment quelque part dans la maison. Un coup sec. C'était le vent. Depuis le matin, les bourrasques couchaient les hortensias, emmêlaient les branches fines du saule. Une chevelure folle, on aurait dit.

Jeanne se trouvait dans le jardin quand elle a entendu le bruit. Comme toutes les fins de journée, après le travail, elle buvait un thé en regardant passer les trains, des TER lents qui venaient de Lyon. Rien que des habitués dans les wagons. À force, les visages lui étaient familiers.

De l'intérieur des wagons, on devait la regarder aussi, saison après saison, une femme dans son jardin, sa maison devait faire envie, surtout maintenant, au printemps, un tel pavillon fleuri.

La terrasse donnait sur l'enfilade des jardins voisins. Les rails.

À l'opposé, c'était la gare, et la ville derrière. La gare, seulement deux voies.

Jeanne attendait que passe le 18 h 01.

Elle se prélassait sur le transat. On était lundi. Le lundi, Rémy rentrait plus tard, il entraînait ses minimes. Jeanne, de son côté, finissait plus tôt, elle avait quelques heures pour elle. Non pas que Rémy la gênât, mais elle aimait ces moments où la maison lui appartenait.

Le 18 h 01 est arrivé, en longeant lentement le bout du jardin.

Un homme aux cheveux gris voyageait tous les soirs dans ce train. Toujours du même côté. Même paysage. Jeanne aimait les gens d'habitudes. À cause de son allure, elle pensait qu'il était professeur. Une femme était dans le train suivant, elle portait souvent un chapeau bleu. Elle lisait. Ils étaient très élégants tous les deux. Dix-sept minutes les séparaient. Jeanne pensait qu'ils étaient faits l'un pour l'autre. Elle avait lu quelque chose sur le fait qu'on a tous quelque part sur terre une moitié parfaitement complémentaire et qu'on passe notre vie à la rechercher. Elle pensait que le professeur et la dame au chapeau bleu étaient les deux moitiés d'un même être, et qu'un jour ils se retrouveraient. Ce n'était pas impossible, la ligne était chaotique, il y avait souvent du retard,

des incidents de personne on disait, il y en avait déjà eu plusieurs un peu plus en amont, vers Saint-Quentin. Jeanne aimait les retards. L'imprévisible qui surgit dans la vie. Pas dans la sienne. Dans la vie des autres. Quand tout bascule. Il suffisait d'un train supprimé, qu'un voyageur habitué au 18 h 01 se retrouve dans le suivant ? Hasard ou destin ? Elle imaginait, par une suppression malencontreuse – travaux sur la ligne, problème d'aiguillage... –, que le professeur et la dame au chapeau bleu seraient un jour réunis dans un suivant bondé. Par une bousculade, une proximité, eux qui n'auraient jamais dû se croiser se parleraient enfin.

Ces pensées occupaient beaucoup Jeanne.

Elle a étiré ses jambes au soleil.

Le 18 h 01 s'était arrêté et il était reparti.

Elle a attendu le suivant.

Jeanne était d'une nature heureuse. Tout l'émerveillait. Même les choses les plus simples. Le lever du jour. Le coucher de soleil. La pluie sur les vitres. Une abeille sur une fleur. Le jardin. En automne, le brouillard l'estompait, elle n'en

voyait plus le bout. L'hiver, c'est la neige qui le recouvrait. Quand les filles étaient bébés, Jeanne les lavait dans un bac en plastique. Les filles avaient grandi. Jeanne avait gardé le bac. Mis dans le jardin. Plein d'eau de pluie. Les oiseaux venaient boire dedans. Les écureuils aussi. Un renard passait certains soirs, un peu après 23 heures. Une fourrure rouge, comme du feu. Jeanne aimait l'apercevoir.

La vie de Jeanne était bien rangée, c'était presque une vie immobile, elle pensait que c'était peut-être pour cette raison qu'elle aimait tant regarder passer les trains.

La mère lui avait appris qu'elle était faite pour mener une vie ordinaire, avec des rêves à la hauteur de sa condition. La mère disait, Tout le monde n'a pas la carrure, ma fille... Elle ne disait pas *carrure*, elle disait épaules. Tout le monde n'a pas les épaules.

Rémy a envoyé un texto pour dire qu'il serait un peu en retard. Jeanne s'est levée du transat. Elle a arrosé quelques fleurs et l'endroit de terre dans lequel elle avait planté des bulbes à l'automne précédent.



Rémy avait bâti un abri de jardin pour qu'elle range ses outils et il avait ajouté une petite terrasse en caillebotis afin qu'elle puisse tirer son transat mi-ombre mi-soleil. Rémy l'aimait. Et elle l'aimait aussi. Ils avaient construit leur vie sans jamais se quitter. À force de quotidien, ils s'étaient un peu confondus. Jeanne était heureuse qu'il soit le père de leurs filles merveilleuses et de vivre avec lui dans cette maison.

Cette année, comme toujours en mai, ils étaient partis trois jours au bord du lac, celui de Paladru, avec des amis, un couple semblable au leur, marié depuis longtemps et qui avait également deux filles. Rémy louait un gîte, toujours le même. L'été, c'étaient les vacances à Dunkerque. Deux semaines. Cap Gris, cap Blanc, Rémy avait de la famille là-bas, on les hébergeait. À Noël, il fallait rendre, c'est eux qui descendaient.

Jeanne aimait ce quotidien.

Un jour, ils iraient en Grèce. À tous les retours de Dunkerque, ils se promettaient ça. Ils avaient accroché un poster dans le vestibule, une île grecque au soleil, avec toutes les photos des filles.

Jeanne est entrée dans la maison.

Le courant d'air avait fait claquer la porte du couloir. Un cadre s'était décroché dans l'entrée. Un cadre en coquillages. Sous le choc, la vitre s'était brisée, les quatre morceaux de bois, éclatés.

Les coquillages, comme sur la plage.

Jeanne a râlé. Elle n'aimait pas casser les choses.

Le clou, en se décrochant, avait fait tomber de la poussière de plâtre sur le sol si parfaitement nettoyé.

Elle est allée chercher la balayette, elle a ramassé les éclats de verre, les coquillages, le bois, le plâtre.

La photo avait glissé sous le meuble. Elle a pensé que c'était une photo des filles ou de Rémy, il y en avait tout un pan de mur.

Le téléphone a sonné, c'étaient elles, les filles, elles appelaient pour dire qu'elles ne viendraient pas ce week-end. Un plan randonnée dans la

Drôme. Depuis septembre, elles étudiaient le commerce à l'université de Lyon. Chloé et Elsa. Des vraies jumelles. Toujours ensemble. Les deux ailes d'un même oiseau. L'une sans l'autre, elles tournaient en rond comme un derviche. Jeanne les aimait énormément.

Elle les a écoutées raconter leur semaine. Pendant qu'elles parlaient, elle a coincé le combiné entre son épaule et son oreille et elle s'est baissée pour récupérer la photo sous le meuble.

Les filles ont raccroché. Jeanne a retourné la photo.

Ce n'était pas une photo des filles, mais de Marina Abramović, une artiste très spéciale qui avait beaucoup marqué Jeanne quand elle était adolescente.

Il y a longtemps qu'elle n'avait pas pensé à elle. La photo était là depuis toujours pourtant, dès qu'ils s'étaient installés, elle l'avait suspendue.

Jeanne s'est assise sur la marche.

C'est un professeur qui lui avait fait découvrir Abramović, l'année du bac. Il était fan. Fan ou fou ? Fasciné. Pendant tout un trimestre, il leur avait fait décortiquer son travail, ses débuts

à Belgrade, dans une famille autoritaire. Ses parents ne l'aimaient pas. Ou pas assez. Une fille qui ne pleure pas sur son sort, mais qui utilise ses peurs.

Jeanne se souvenait d'une performance violente, quand Abramović, la main sur le sol, avait planté un couteau entre chacun de ses doigts, à une vitesse incroyable, c'était très choquant, malgré les doigts écartés elle s'était coupée, plusieurs fois, elle avait recommencé, une histoire d'erreurs à comprendre, parce que dans la vie tout va très vite aussi, si on se trompe ça fait mal.

Jeanne était plutôt douce, elle avait pourtant été fascinée.

Abramović s'était confrontée à tout ce qui la terrifiait, le froid, le feu, les serpents, la solitude, les autres. Ce qui fait peur doit être vaincu. Elle s'était exposée dans une étoile en flammes. Et après, avec Ulay, avec leurs deux corps, ils avaient parlé de la fusion du couple, de leur amour immense et de son inéluctable usure. Jeanne se souvenait, ils s'étaient giflés, heurtés, embrassés. Ils avaient noué leurs cheveux en une longue tresse très serrée, pour montrer que,

quoi qu'ils fassent et malgré tous leurs désirs, leur tresse/amour finirait par se dénouer.

Et puis il y avait eu la longue marche sur la muraille de Chine, c'était la fin de leur couple. Une de leurs plus belles performances. C'est Marina qui avait eu l'idée, elle avait voulu transformer sa souffrance en quelque chose d'utile, donner un sens à leur séparation pour la rendre supportable. Elle était partie d'un bout de la muraille et Ulay de l'autre. Et ils avaient marché, longtemps, trois mois, l'un à la rencontre de l'autre, à dormir comme ils pouvaient, seuls, dans des hôtels ou à la belle étoile. Un jour, ils s'étaient aperçus. Là où ils s'étaient retrouvés, ils s'étaient parlé, s'étaient dit adieu et ils avaient disparu, séparés à tout jamais.

Le professeur racontait. La plupart des élèves s'ennuyaient, disaient que c'était du n'importe quoi.

Pas Jeanne. Jeanne était intriguée, elle se sentait concernée, elle écoutait le professeur, il débordait toujours sur l'horaire, elle ne s'en allait pas.

Jeanne s'était beaucoup intéressée à cette fille si particulière.